

Dominique Belmont

PETITE HISTOIRE DE L'EUROPE



« Unis dans la diversité »



Introduction

Ce texte s'adresse d'abord à des lycéens et à des étudiants. En présentant soixante figures marquantes de l'histoire européenne, reliées par des récits s'efforçant de résumer les principaux événements pour chaque période, il s'agit de favoriser chez eux, et bien entendu chez d'autres lecteurs éventuels, la prise de conscience de notre passé commun. Car il n'y a pas d'avenir fécond sans passé vivant, et seule cette prise de conscience permettra à la nouvelle génération de construire une véritable Union européenne, capable de jouer un rôle de premier plan dans le monde.

Il existe en effet une civilisation européenne, ce constat devant permettre de situer les histoires nationales longtemps dominantes dans leur contexte européen. Certes, il ne s'agit pas d'instrumentaliser l'histoire en la mettant au service de la cause européenne, mais plutôt de reconnaître une réalité objective longtemps masquée par une science historique qui s'est constituée au temps des nationalismes triomphants.

Bien sûr, nous le savons désormais, l'observateur est toujours plus ou moins impliqué dans son

observation, et cela aussi bien dans les sciences physiques que dans les sciences humaines. Mais nous devons néanmoins tendre vers une objectivité qui n'est pas illusoire, et en ce sens, nous devons reconnaître avec l'ensemble des historiens que les sources de notre civilisation sont autant Jérusalem que Rome et Athènes. De même des historiens médiévistes ont souligné le rôle fondateur de la Chrétienté médiévale dans l'histoire de l'Europe, et on citera seulement ici le livre de Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen-Age ?* : un constat objectif qui devrait contribuer à mettre fin aux préjugés persistants concernant cette période.

C'est d'ailleurs l'occasion de souligner que ce texte se veut aussi une incitation à la lecture, puisque pour chaque figure marquante on indique des livres à lire, accompagnés de brefs commentaires.

Faire connaître et aimer les grandes figures et les grandes œuvres de notre patrimoine européen, et pour cela mettre en place une pédagogie de la réussite dont nous sommes souvent encore loin en France, ce projet ambitieux doit être reconnu aujourd'hui comme nécessaire par tous, parents et enseignants. Il implique notamment la création de manuels d'histoire européens, et il faut saluer à cet égard la parution de trois manuels franco-allemands d'histoire, destinés aux lycées français et allemands, et parus simultanément en France et en Allemagne. Cette excellente réalisation mérite d'être mieux connue, car à l'heure actuelle ces manuels restent peu utilisés. Ce sont cependant des manuels d'histoire générale, et le lecteur pourrait lire aussi l'ouvrage collectif *Histoire de l'Europe*, publié sous la direction de Jean Carpentier et de François Lebrun.

Tel quel, ce texte, qui comporte tant de lacunes et de choix discutables, se veut une modeste participation à une histoire en chantier : une histoire qui donne ici tout son poids aux événements et aux hommes. Certes, l'histoire événementielle doit s'inscrire désormais dans la longue durée. Mais il n'en est pas moins nécessaire de lui redonner toute son importance dans l'enseignement primaire et secondaire.

S'efforcer de faire revivre les figures de proue qui ont contribué à façonner notre histoire, c'est aussi souligner qu'à chaque époque l'avenir reste ouvert. En ce sens le déclin des vieilles nations européennes n'est pas inéluctable : cette conviction intime deviendra, il faut l'espérer, celle des jeunes européens.

I. La préhistoire en Europe

La séparation entre les lignées des gorilles, des chimpanzés et des hommes actuels a eu lieu en Afrique il y a environ huit millions d'années, les premiers vrais hommes apparaissant il y a environ deux millions d'années.

L'homme est ensuite sorti d'Afrique pour aborder le Proche-Orient et l'Eurasie. Des outils datant de 1,6 million d'années ont été trouvés en 2008 près de Béziers : ce sont à ce jour les plus anciens d'Europe Occidentale. Mais les premiers fossiles humains sont plus tardifs en Europe.

L'évolution s'est poursuivie avec l'apparition il y a environ 250 000 ans des premiers néandertaliens (de la vallée de Neander en Allemagne), les néandertaliens « classiques » datant d'environ 100 000 ans.

Ces hommes avaient un cerveau un peu plus volumineux que le nôtre et un corps plus trapu adapté aux climats froids qui régnaient alors en Europe. Ils chassaient de grands animaux (rennes mammoths, etc) avec un outillage déjà perfectionné. Ils

aménageaient leurs habitats et ils enterraient leurs morts. Ils ont pu occuper la plus grande partie de l'Europe à la faveur d'une longue période interglaciaire qui s'est terminée il y a 70 000 ans. Ils ont disparu il y a 28 000 ans. Mais rien ne prouve qu'ils étaient moins intelligents que les hommes modernes qui les ont alors remplacés. Pourtant on continue à les présenter parfois dans les manuels d'histoire comme « des hommes primitifs », « aux traits simiesques ». Il est donc temps de réhabiliter l'homme de Néandertal, en soulignant à cette occasion la richesse et la diversité de l'histoire évolutive.

Car l'homme moderne, ou *Homo sapiens* (= « sage » en latin), dont le fossile le plus célèbre est l'homme de Cro-Magnon (en Dordogne), apparu en Europe il y a environ 40 000 ans, a partagé pendant longtemps le même mode de vie que les néandertaliens (chasse avec des outils en pierre taillée et en bois). Il a créé de magnifiques représentations figuratives et abstraites d'animaux dans la grotte Chauvet il y a 32 000 ans (lions rhinocéros, mammouths), puis dans les grottes de Lascaux en France et d'Altamira en Espagne il y a 15 et 13 000 ans (cerfs, chevaux, aurochs).

Il y a environ dix mille ans, la révolution du néolithique au Moyen-Orient a été marquée par l'invention de l'agriculture, de l'élevage, des outils en pierre polie, néolithique signifiant « pierre nouvelle », succédant au paléolithique ou âge de la « pierre ancienne » ou taillée qui a duré des millions d'années. L'agriculture s'est ensuite développée dans l'Europe méditerranéenne, puis dans l'ensemble de l'Europe il y a six mille ans. Cette Europe agricole a été aussi

celle des mégalithes (= « grosses pierres »), notamment en France (menhirs de Carnac) et en Angleterre à Stonehenge où se trouve le plus grand ensemble mégalithique connu : ce temple solaire a fonctionné pendant plus de deux mille ans, jusque vers mille av.J.C.

A partir du deuxième millénaire av. J.C. on utilisa le bronze en Europe (alliage du cuivre et de l'étain), venu d'Orient, puis le fer à partir de 1100 av. J.C.

II.

Les celtes, les germains et les slaves : Vercingétorix et Arminius

Les celtes, les germains et les slaves sont, avec les grecs et les romains, des peuples indo-européens.

On le sait parce que toutes leurs langues ont les mêmes racines linguistiques que le sanscrit en Inde : par exemple, « mère » se dit matar en sanscrit, mater en latin, mother en anglais, mutter en allemand, madre en espagnol et en italien, etc. Il y a donc bien eu autrefois un peuple partageant la même langue et vivant sans doute dans le sud de l'Asie centrale.

A lire : carte 3 (les langues en Europe) et auparavant la carte 1 (géographie de l'Europe) et la carte 2 (la future Union européenne).

Aujourd'hui les langues celtiques ont presque disparu, sauf en Irlande et dans une moindre mesure en Ecosse, au pays de Galles et en Bretagne. Elles ont été remplacé par le latin après la conquête romaine, le latin étant à l'origine des langues romanes actuelles (français, espagnol, portugais, italien, roumain, mais aussi catalan, occitan, romanche et sarde).

Par contre les langues germaniques (allemand, anglais, néerlandais, suédois, norvégien, danois et islandais) et les langues slaves (russe, biélorusse, ukrainien, polonais, tchèque, slovaque, slovène, serbo-croate et bulgare) restent bien présentes en Europe.

Il sera essentiel de maintenir cette diversité linguistique, puisque la langue est l'expression la plus profonde d'un peuple. Mais il sera non moins nécessaire de développer le trilinguisme : car seul cet apprentissage de trois langues (langue maternelle et deux autres langues) permettra aux européens de se comprendre partout en Europe, tout en évitant le monopole de l'anglais.

Il faut ajouter que les hongrois, les estoniens et les finlandais, qui n'ont pas une langue européenne, n'en sont pas moins devenus pleinement européens en adoptant le christianisme, lui-même lié en Europe à l'héritage gréco-latin. D'ailleurs de leur côté les celtes, les germains et les slaves se sont plus ou moins mêlés aux populations locales, de sorte qu'on doit les définir d'abord en tant que communautés linguistiques et culturelles, et non pas ethniques.

Les celtes ont occupé une grande partie de l'Europe du cinquième au deuxième siècle av.J.C.

Ils ont été ensuite peu à peu dominés par les romains, d'abord en Gaule Cisalpine (Italie du Nord), en Espagne et en Gaule méridionale, l'évènement décisif ayant été la conquête de la Gaule et de la Grande Bretagne par César, entre 58 et 50 av.J.C.

Les celtes ont d'abord été appelés « galates » par les romains, puis « gaulois » (Galli) pour des peuples de la Gaule, mais il est préférable d'utiliser le nom de celtes qui ne comporte aucun sous-entendu géographique.

A lire : carte 4 (l'expansion des celtes en Europe).

La civilisation celtique a pris son essor à partir du cinquième siècle avant J.C. On le constate notamment grâce aux objets somptueux trouvés dans les tombes datant de cette époque : des objets qui révèlent un art splendide et des techniques élaborées. En fait la Gaule et la Grande Bretagne conquises par César étaient des pays prospères dotés d'une agriculture performante et de nombreuses villes-fortereses, ou *oppida*, comme Avaricum (Bourges) ou Genabum (Orléans). On retrouve ces oppida, qui étaient parfois de grands sites, dans une partie de l'Europe, par exemple à Kelheim en Bavière ou à Zavist en Bohème.

Les migrations germaniques ont mis fin à l'empire romain d'Occident au cinquième siècle après J.C.

La prise et le sac de Rome par le wisigoth Alaric en 410 marqua la domination des peuples germaniques dans l'empire d'Occident. Mais l'empire romain d'Orient ou empire byzantin (Byzance = Constantinople = aujourd'hui Istanbul) a duré jusqu'en 1453 (prise de Constantinople par les turcs).

En fait les migrations germaniques ont commencé dans l'empire romain dès le troisième siècle, et elles ne se sont achevées qu'au neuvième et dixième siècle avec l'arrivée des vikings venus de Scandinavie.

A lire : carte 5 (les migrations germaniques).

En définitive ce sont les francs qui ont reconstitué en partie l'unité de l'Europe Occidentale, d'abord avec le roi franc Clovis qui s'est converti au christianisme et qui mourut en 511, puis avec Charlemagne couronné empereur à Rome en l'an 800.

Il est nécessaire de rappeler dès maintenant aux français que les francs étaient des germains, tant l'opposition entre les gaulois et les germains a été indûment accentuée, d'abord par César, puis par les historiens français et allemands au dix-neuvième siècle.

Les migrations slaves ont eu lieu au sixième et au septième siècle après J.C.

Ces migrations ont commencé à partir d'une région se situant entre la Vistule et le Dniepr. Au dixième siècle le domaine slave s'étendait de l'Elbe à la Volga et de la Baltique à la mer Noire et à la Méditerranée.

A lire : carte 6 (les migrations slaves)

Au neuvième et au dixième siècle les slaves ont été évangélisés, leur conversion au christianisme accentuant les divisions entre les slaves de l'Ouest reconnaissant la primauté de Rome et les slaves de l'Est et du Sud se référant au contraire à Byzance. Cette division est devenue ensuite définitive en 1054 avec le schisme entre les catholiques latins et les grecs orthodoxes : une division toujours actuelle qui explique en partie, par exemple, l'opposition entre les croates convertis au catholicisme et les serbes orthodoxes.

Vercingétorix et Arminius

Le manuel d'histoire franco-allemand pour les classes de seconde en France, et de dixième ou de onzième en Allemagne, souligne que ces deux personnages historiques ont été « érigés au rang de mythes nationaux » seulement au XIX^e siècle, et célébrés alors « rétrospectivement comme des précurseurs de l'unité nationale »

Il faut lire à ce sujet le livre de Christian Goudineau sur *Le dossier Vercingétorix*. L'auteur consacre en effet plus de la moitié de son livre à l'histoire d'un mythe, celui de « Vercingétorix, le héros ». On constate ainsi qu'avant le XIX^e siècle « à peu près personne n'a considéré Vercingétorix comme un personnage historique important ». Et par la suite, lorsque Amédée Thierry et Henri Martin le firent connaître, il fallut attendre la parution en 1901 du *Vercingétorix* de Camille Jullian pour que soit pleinement réhabilité le héros en même temps que la civilisation gauloise : une réhabilitation qui reste d'ailleurs partielle et discutée, puisque aujourd'hui encore l'opposition entre les barbares gaulois et les romains civilisés reste un cliché plus ou moins sous-jacent dans les manuels scolaires.

Or, comme le montre bien Christian Goudineau, les recherches archéologiques récentes ont confirmé l'intuition centrale de Camille Jullian, à savoir que les peuples gaulois étaient aussi organisés, aussi structurés, aussi « policés » que le peuple romain, qu'il s'agisse de leur économie, de leurs échanges interrégionaux et « internationaux », de leur diplomatie, de leur administration, contrôlée par les druides, aristocrates des cités détenant une charge religieuse : les druides ne formaient pas une caste sacerdotale, comme on le répète à la suite de César, car il n'y avait pas de séparation entre les pouvoirs politiques et religieux dans la Cité antique.

Vercingétorix faisait partie des aristocrates très évolués qui connaissaient le monde et « qui se partageaient le pouvoir au sein des grands peuples du Centre (Arvernes, Eduens, Bituriges, Carnutes, etc) ». Son père, descendant d'une grande famille arverne,

avait été mis à mort pour avoir voulu restaurer la royauté. En effet l'aristocratie voulait garder le pouvoir, et aussi maintenir ses relations commerciales et politiques avec Rome : c'est donc d'abord le parti « pro-romain » qui l'emporta chez les Arvernes, ce parti étant puissant chez de nombreux peuples gaulois, en particulier chez les Eduens devenus des fidèles alliés de Rome.

César a su s'appuyer sur ces partis pro-romains pour faire en six ans la conquête de la Gaule (58 à 53 av.J.C). Gouverneur de la Gaule cisalpine et transalpine (l'Italie du nord et le Midi jusqu'à Toulouse), il était intervenu en 58 à la demande des Eduens et d'autres peuples, d'abord pour s'opposer à la migration des Helvètes fuyant la Suisse. Cette migration avait été décidée par les Helvètes pour échapper à la domination des Suèves, un peuple germanique dont le chef, Arioviste, venait de conquérir l'Alsace et la Franche-Comté.

Mais après ses deux victoires remportées sur les Helvètes, et surtout sur Arioviste rejeté au-delà du Rhin, César ne quitta plus la Gaule. Entre 57 et 53 il mena avec ses légions des campagnes parfois très dures, notamment en Belgique, au nord-est, où des peuples furent presque entièrement exterminés. En 53 la Gaule semblait pacifiée sous la domination romaine, les expéditions au-delà du Rhin et en Bretagne (le sud de l'Angleterre) devant marquer pour César les limites de ses conquêtes en même temps que la grandeur de ses exploits.

Cependant, en se conduisant en dictateur, en intervenant dans la politique intérieure des peuples, en faisant exécuter des chefs gaulois, César provoqua dès janvier 52 une insurrection devenue générale

après l'échec en juin du siège de Gergovie (situé près de Clermont-Ferrand). En fait César a levé le siège de Gergovie par crainte d'être pris à revers par les Eduens, ses alliés les plus fidèles qui venaient de rallier l'insurrection. Il se mit alors en marche vers le sud, tandis que Vercingétorix établissait ses troupes à Alésia, aussitôt assiégé par les douze légions (48 000 hommes) et par les cavaliers germaines (4000 mercenaires recrutés à la suite de la défection des gaulois). Les gaulois disposaient de forces très supérieures, d'abord 80 000 hommes avec Vercingétorix dans l'*oppidum* d'Alésia (situé à Alise-Sainte-Reine, l'emplacement du site ne pouvant plus être contesté aujourd'hui). Surtout, l'armée de secours destinée à prendre à revers l'armée romaine comprenait entre 250 000 et 300 000 hommes venus de toute la Gaule.

Il y eut alors trois journées de combats indécis qui ont failli se terminer par l'anéantissement des légions. Ce fut bien le génie de César, son intelligence aiguë, sa volonté d'acier, son charisme exceptionnel qui ont changé le cours de l'histoire européenne, et d'abord celui de la Gaule. Certes, il avait avec lui une armée de professionnels face à des troupes dont chaque contingent restait dirigé par ses propres chefs, et dont les fantassins étaient peu entraînés. De plus il a su ériger autour d'Alésia deux lignes de fortification remarquables qui ont joué un rôle essentiel pour contenir les assaillants des deux côtés.

Il reste qu'au troisième jour de combat les défenses romaines ont failli être submergées, comme le reconnaît César dans son récit de « *la guerre des Gaules* ». Ce jour-là, dit-il, il alla lui-même encourager ses légionnaires ; « il les exhorte à ne pas

succomber à la fatigue ; il leur montre que le fruit de tous les combats précédents dépend de ce jour et de cette heure ». Puis « il se hâte pour prendre part au combat. Son arrivée se fait connaître par la couleur de son vêtement, ce manteau de général qu'il avait coutume de porter dans les batailles...une clameur s'élève de part et d'autre, à laquelle répond la clameur qui monte de la palissade et de tous les retranchements. Nos soldats, renonçant au javelot, combattent avec le glaive. Tout à coup notre cavalerie se montre sur les arrières de l'ennemi » : intervention décisive des cavaliers germains qui provoqua la déroute de l'armée de secours, puis le lendemain la reddition de Vercingétorix.

Cette reddition a donné lieu à une légende tenace entretenue par le récit de Plutarque, 150 ans plus tard. Le chef gaulois aurait pris ses plus belles armes et paré son cheval pour venir « caracolier en cercle autour de César », avant de venir s'asseoir à ses pieds : récit tout à fait invraisemblable, comme le montre bien Christian Goudineau. En fait on a livré à César des chefs désarmés, dont Vercingétorix, qui figura ensuite au triomphe de César à Rome en septembre 46. Après quoi, il fut exécuté, et on ne sait rien sur les conditions de cette exécution.

Mais en lisant *le dossier Vercingétorix*, on découvre surtout que le chef arverne, qui a réussi à unir tous les peuples de la Gaule contre l'ennemi commun, a été aussi un excellent stratège, contrairement à ce qui est encore dit dans les livres d'histoire et dans les manuels scolaires. Sa tactique de la guérilla et de la terre brûlée, consistant à harceler les légions et à couper leur ravitaillement en incendiant les fermes et les villages, avait pour

objectif d'épuiser l'armée romaine. Il a voulu ensuite lui imposer des sièges longs et difficiles en pratiquant la stratégie de « l'abcès de fixation », consistant à rassembler les forces adverses devant une position amie, afin de les anéantir par une action venue de l'extérieur. Cela aurait pu réussir au siège d'Avaricum (Bourges), finalement prise par les légions après un siège effectivement très dur. A Gergovie César a su éviter le piège en partant avant l'arrivée des Eduens. Enfin à Alésia nul gaulois ne pouvait envisager les formidables fortifications construites par les légionnaires à la fois contre Vercingétorix assiégé et contre l'armée de secours.

En fait, souligne Christian Goudineau, en 52, « *a priori* César et les légions étaient condamnés, surtout après le retournement des Eduens. Un pays immense, les alliés faisant défection, la guérilla éclatant partout, les routes du Midi entièrement coupées. Et, contrairement à ce qui a été longtemps écrit, s'opposait à César une stratégie intelligente, d'ailleurs inspirée de l'expérience romaine : couper les vivres, isoler, fixer puis anéantir ». Ainsi doit-on reconnaître aujourd'hui que « les deux adversaires qui se sont affrontés étaient dignes l'un de l'autre. La conclusion a tenu à peu de chose. César lui-même le reconnaît. Il n'est que justice de réhabiliter Vercingétorix, en lui reconnaissant les qualités d'un grand chef de guerre, capable de discipliner des troupes, d'imposer à des interlocuteurs rebelles les rudiments de la guerre (fortifier les camps, imaginer les stratégies à long terme, et à s'y tenir). Il a failli réussir ».

« Mais, en face de lui, il y avait César », alors que plus tard Arminius, lui aussi d'abord allié des romains

comme le fut Vercingétorix au début de la guerre des Gaules, a pu facilement tromper le gouverneur Varus et lui tendre une embuscade dans la forêt de Teutobourg, où les trois légions de Varus furent anéanties.

Arminius (ou Hermann) était le fils d'un chef de guerre de la tribu germanique des chérusques, établie sur les deux rives de la Weser. Il fut élevé à Rome, d'abord dans une école réservée aux enfants d'otages germains. Il devint citoyen romain d'ordre équestre, et il fut donc bien plus romanisé que Vercingétorix. Comme lui, il combattit avec les légions en tant que chef des troupes auxiliaires, Auguste cherchant à cette époque à étendre l'empire jusqu'à l'Elbe. Mais Varus, en voulant lever des impôts et imposer le droit romain dans des territoires à peine conquis, suscita un fort mécontentement exploité par Arminius, qui réussit à unir en secret des tribus germaniques contre l'occupant.

A la fin de l'été de l'an 9, les légions se mirent en marche, sans doute pour rejoindre leurs quartiers d'hiver sur le Rhin. Elles s'engagèrent en une longue colonne (environ 25 000 hommes, avec de lourds bagages) dans une forêt immense au nord d'Osnabrück, sur des chemins boueux entourés de marécages qui rendirent impossible leur déploiement habituel en cas d'attaque : une attaque qui les surprit entièrement. La bataille dura trois jours comme à Alésia, et la victoire d'Arminius fut aussi décisive que la défaite de Vercingétorix. Car du coup la Germanie resta définitivement en dehors de l'empire romain, tandis que la Gaule fut profondément romanisée.

On ne doit cependant pas exagérer l'opposition entre ces deux destins. En effet, on le souligne à propos de Charlemagne, les francs, peuple